

Brigitte GALBRUN et Véronique GAZEAU (dir.), *L'abbaye de Savigny (1112-2012). Un chef d'ordre anglo-normand*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2019, 364 p.

Ce volume collectif rassemble dix-sept contributions issues d'un colloque, tenu à Cerisy en 2012, consacré à l'abbaye de Savigny, fondée vers 1112-1113 aux confins de la Normandie, de la Bretagne et du Maine par l'ermitte Vital de Mortain et le seigneur Raoul de Fougères, avec l'appui de l'évêque d'Avranches et du roi-duc d'Angleterre et de Normandie Henri I^{er} Beauclerc. Il s'agissait pour les organisatrices de faire un tour d'horizon de l'état des recherches sur cette abbaye originale issue du mouvement érémitique de l'ouest de la France, comme Fontevraud (au diocèse de Poitiers), Tiron (au diocèse de Chartres) ou Saint-Sulpice-la-Forêt (au diocèse de Rennes), qui fut d'abord bénédictine, à la tête d'un réseau significatif de dépendances en Normandie et en Angleterre, puis affiliée à partir de 1147 à l'ordre de Cîteaux dont elle vint élargir les horizons sans pour autant se fondre complètement dans son organisation. Après une introduction (malheureusement entachée de quelques erreurs surprenantes⁶) qui fait le point sur les sources médiévales et modernes et sur l'historiographie francophone, les contributions se répartissent en cinq parties thématiques : « Lectures et relecture des sources » ; « Savigny et les élites laïques » ; « De la Normandie aux îles britanniques : l'expansion de l'ordre savignien du XII^e au XVII^e siècle » ; « De terre, de pierre et de bois : les traces de Savigny » ; « Figures abbatiales et sainteté savignienne ».

On ne peut résumer ici l'ensemble de ces études, d'intérêt et de qualité par ailleurs assez inégaux. Je me contenterai donc de souligner six dimensions dont l'importance ou l'aspect novateur retiennent l'attention. En premier lieu, le volume intègre pleinement les apports d'une historiographie anglophone ancienne et riche (qui s'explique notamment parce que Savigny comptait avant 1147 treize ou quatorze établissements dépendants outre-Manche et que six autres s'affilièrent à Savigny après cette date), soit en intégrant les principaux acquis de cette recherche, soit en ouvrant ses pages à plusieurs de ses représentants (Richard Allen, Janet Burton, Daniel Power, Lindy Grant). J. Burton montre notamment le rôle décisif d'Étienne de Blois, neveu d'Henri I^{er} et comte de Mortain devenu roi en 1135, et de ses réseaux dans le développement de Savigny en Angleterre, ainsi que, dans une moindre mesure mais d'autant plus que progressait la cause de Mathilde « l'Emperesse » et de Geoffroy Plantagenêt, celui de Richard de Granville (très certainement issu du Cotentin) et de Ranulf de Chester, tous deux liés à Robert de Gloucester, demi-frère de Mathilde. Elle souligne combien furent déterminants la guerre civile et l'affaiblissement d'Étienne dans la crise qui gagne de nombreux établissements anglais de Savigny dans les années 1140, laquelle constitue l'un des facteurs de l'affiliation à Cîteaux en 1147.

6. Raoul de Fougères n'a jamais porté le titre de comte (*contra* p. 10 et 12) et l'évêque de Rennes Étienne de Fougères, ancien chapelain (et non aumônier, un titre moderne) d'Henri II Plantagenêt, n'est pas son petit-fils (*contra* p. 12).

La contribution de Jean Dufour montre, à travers le cas du rouleau funéraire de Vital de Mortain, combien Savigny participa aux échanges culturels et spirituels unissant de manière privilégiée Normandie et Angleterre au ^{xii}^e siècle. Comme en rend compte l'article de L. Grant sur Étienne de Lexington (d'origine anglaise et abbé de Savigny de 1229 à 1243, avant de devenir celui de Cîteaux et d'œuvrer notamment à l'intégration des cisterciens dans le monde universitaire : on lui doit le collège des Bernardins à Paris), l'insertion de Savigny dans le monde anglo-normand fut durable et profond, jusqu'au ^{xiii}^e siècle et par-delà la rupture de 1204.

En deuxième lieu, l'étude d'Alexis Grélois propose une analyse toute en finesse de la nature de la « congrégation » (un terme évidemment anachronique pour le ^{xii}^e siècle) de Savigny de part et d'autre de son intégration à l'ordre cistercien. Si le terme d'ordre (*ordo Saviniacensis*) est utilisé par trois diplômes royaux anglais entre 1135 et 1139, l'institution elle-même ne s'affirme paradoxalement qu'après l'affiliation à Cîteaux et probablement sous son influence. Renvoyant dos à dos les deux traditions historiographiques tirant Savigny soit du côté pré-cistercien soit du côté clunisien, A. Grélois démontre la profonde hybridation de la réalité savignienne en un temps (le début du ^{xii}^e siècle) et un espace (l'Ouest marqué par l'influence d'expériences érémitiques novatrices) qui se caractérisent par de nombreuses expérimentations. Il plaide de manière convaincante pour une forte proximité liturgique et coutumière avec Tiron (dont le fondateur, Bernard, avait été le compagnon de Vital au temps de l'expérience érémitique), indépendamment de tout lien de nature institutionnelle entre les deux établissements : les moines de Savigny et ceux de Tiron portent le même habit gris, contrôlent de la même manière des abbayes et des prieurés dépendants, possèdent des églises paroissiales, des dîmes et des rentes seigneuriales. Cette proximité n'empêche pas l'adoption de pratiques à la fois bénédictines, plus proches de Marmoutier et du Mont-Saint-Michel que de Cluny (dans le registre seigneurial), et cisterciennes (une certaine radicalité dans le rapport à la règle, l'organisation progressive de nouvelles relations entre le centre et les dépendances), à l'image de ce qui se produit pour d'autres communautés affiliées à Cîteaux, comme Cadouin en Périgord. Au passage, la Vie de Geoffroy, évêque de Bayeux, souvent convoquée par certains commentateurs pour justifier l'existence de pratiques cisterciennes à Savigny dès avant 1147 (l'existence de visites abbatiales et d'un chapitre général annuel de l'ordre, une organisation entre abbaye-centre et dépendances pensée en termes de filiation et non de sujétion) fait l'objet d'une révision de sa datation qui en rend suspecte les affirmations : il s'agirait d'une source tardive, probablement contemporaine de l'abbatiate d'Étienne de Lexington. Les mêmes réserves peuvent être faites au sujet des propos de l'*Historia fundationis* de Byland et Jervaux, en Angleterre, rédigée en 1197 seulement.

En troisième lieu, dans l'article d'A. Grélois de nouveau et dans celui de J. Burton, l'affiliation à Cîteaux fait l'objet d'une reprise à nouveaux frais. Il convient à la fois de replacer cet événement dans un processus d'institutionnalisation lent et complexe qui

s'étend de part et d'autre de 1147, et d'en mesurer l'importance, majeure aussi bien pour Savigny que pour Cîteaux. À côté des effets de la guerre civile anglo-normande (Savigny, très liée à Étienne de Blois, subit les conséquences des difficultés de ce dernier, même si l'abbaye sait se rapprocher à temps du camp angevin), l'affiliation est aussi due au rôle particulier du pape Eugène III (un cistercien) et à la volonté de Bernard de Clairvaux d'étendre les réseaux cisterciens dans l'ouest de la France et outre-Manche où leur implantation était modeste et fragile. L'importance du changement opéré en 1147 se mesure aux innovations culturelles (changement de dédicace de l'abbatiale) et organisationnelles (reclassement de certains établissements et adoption du système des granges, intégration dans les structures institutionnelles de l'ordre).

En quatrième lieu, plusieurs contributions (Daniel Pichot, J. Burton, D. Power) laissent deviner (mais la question aurait sans doute mérité d'être envisagée de manière plus systématique et comparative) qu'une des raisons du succès de Savigny et de la distribution géographique de son implantation et de celle de bon nombre de ses dépendances réside dans sa spécialisation dans la gestion des confins seigneuriaux ou politiques. En Normandie, l'abbaye a consciemment contribué à pacifier un espace périphérique conflictuel en polarisant des réseaux aristocratiques à la fois normand, breton et manceau au bénéfice des ducs normands et rois d'Angleterre. En Angleterre, plusieurs fondations savigniennes implantées aux confins de seigneuries, à la frontière du Pays de Galles ou de l'Écosse, ont joué le même rôle, avec un succès plus variable toutefois.

En cinquième lieu, plusieurs contributions renouvellent les connaissances sur les aspects archéologiques, matériels et environnementaux. Le site même de l'abbaye fait l'objet d'un bilan systématique qui débouche sur l'appel à des programmes de fouilles plus ambitieux (François Fichet de Clairefontaine). Une approche comparative des sites et des vestiges à l'échelle de la Normandie (Jean-Baptiste Vincent) souligne l'importance des déplacements des abbayes sur de courtes distances dans les premières décennies de leur existence (ce qui pose l'intéressant problème du devenir des anciens sites), le rôle déterminant de l'existence ou non d'un lieu de culte antérieur au sein de la dotation primitive dans la configuration spatiale que prend le nouvel établissement, enfin la difficulté à déceler une spécificité architecturale savignienne en raison de l'ampleur des reconstructions postérieures à 1147 influencées par le modèle cistercien (nouvelle preuve de l'importance de ce tournant). Si les établissements savigniens semblent préférer les sites de fond de vallée, à l'image de Savigny elle-même, ils ne s'implantent pas dans des déserts mais dans des espaces certes souvent situés à proximité de forêts mais déjà intensément parcourus, habités et exploités, à proximité de voies de circulation majeures. Le désert est bien plus un dispositif idéologique et discursif qu'une réalité démographique, économique et sociale, ce que démontre également, à l'échelle des granges, l'étude stimulante d'Aurélien Reinbold sur l'implantation de Savigny dans le pays de Rennes, qui conduit à distinguer deux types de seigneuries : les granges à vocation céréalière, implantées dans de vieux terroirs, et les granges

à vocation mixte (agriculture et élevage), situées en lisières forestières. Dans ce cadre, l'abbaye se lance dans une politique réfléchie d'acquisitions et de regroupements fonciers proche de celle qui a pu être mise en lumière pour certaines seigneuries cisterciennes, sans pour autant que le parcellaire, largement hérité dans ces espaces anciennement ouverts, n'en soit vraiment affecté.

En sixième et dernier lieu, et de manière plus attendue, toute une série de contributions (Claude Groud-Corday, Julien Bachelier, Christophe Mauduit, Jean-René Ladurée), dont la plus convaincante parce que la moins monographique est due à Daniel Pichot, analysent les relations entre l'abbaye et ses bienfaiteurs laïques. Le plus intéressant réside ici dans la mise en valeur de l'insertion précoce et profonde de Vital dans les réseaux aristocratiques régionaux (on est loin de la figure de l'ermite fuyant le monde), de l'investissement massif de Savigny au service de la *memoria* aristocratique à travers les services liturgiques et l'accueil très généreux, y compris après 1147, des sépultures nobiliaires (au point de devenir la nécropole familiale de plusieurs grandes lignées dont les seigneurs de Fougères – qui reçoivent un emplacement de choix dans la galerie du cloître, devant l'entrée de la salle du chapitre –, de Vitré ou de Mayenne), de la capacité de l'abbaye à coaguler des réseaux par-delà les frontières féodales (tout en servant ne serait-ce qu'indirectement les intérêts du duc de Normandie). On notera au passage la nouvelle attribution du gisant, aujourd'hui conservé au château de Fougères, mais originaire de Savigny, à Raoul III de Fougères, mort en 1256 (quand l'historiographie antérieure y voyait le tombeau de Raoul I^{er} ou de Raoul II).

On regrettera pour finir quelques redites dans le traitement de certaines questions (les réseaux de bienfaiteurs notamment) et surtout plusieurs lacunes : les relations avec les évêques ne sont évoquées que de manière subreptice alors que Savigny n'était pas seulement située aux confins de plusieurs principautés mais aussi de plusieurs diocèses (Avranches, Rennes, Le Mans), comme d'autres établissements issus de l'érémisme (La Roë, Fontevraud, Tiron...), ce qui soulève des enjeux idéologiques et politiques notables. On remarquera ainsi que la consécration de la nouvelle abbatale en 1220 a été confiée par l'abbé à l'évêque voisin de Sées et non à celui d'Avranches. Plus encore, la dimension féminine de l'ordre, elle aussi partagée avec plusieurs « congrégations » issues de l'érémisme, est presque complètement ignorée. Enfin, les sources hagiographiques sont elles aussi largement délaissées. Le dossier de Vital a certes déjà été bien étudié par Jaap Van Moolenbroek⁷. Mais le dossier des « saints de Savigny », même en se limitant à l'un ou l'autre d'entre eux, aurait mérité une étude plus rigoureuse et plus au fait de l'historiographie (ne serait-ce que des travaux récents sur Robert d'Arbrissel ou Bernard de Tiron par

7. Van MOOLENBROEK, Jaap, « Vital l'ermite, prédicateur itinérant, fondateur de l'abbaye normande de Savigny », *Revue de l'Avranchin et du Pays de Granville*, t. 68, fasc. 346, 1991.

exemple⁸) que la contribution consacrée par Damien Jeanne à la *Vita Hamonis*, curieux tissu de considérations philosophiques et spirituelles assez éloignées des enjeux historiques de tels écrits. Il reste que l'ouvrage constitue une solide mise au point et la base de départ indispensable pour toute nouvelle recherche sur l'abbaye et l'ordre de Savigny.

Florian MAZEL

Jean-Luc DEUFFIC, *Le livre d'heures enluminé en Bretagne*. « *Car sans heures ne puyt Dieu prier* », Turnhout, Brepols, 2019, 742 p.

Jean-Luc Deuffic est bien connu de tous ceux qui travaillent sur la Bretagne médiévale. Son blog, *Pecia*, et les ouvrages qu'il a écrits ou auxquels il a participé sont d'une grande richesse, sur Daoulas, son *douar*, mais surtout sur les manuscrits médiévaux, bretons ou non. La revue qu'il dirige sur ce sujet, également nommée *Pecia*, est une référence majeure en médiévistique bretonne et bien au-delà. Un *Inventaire des livres liturgiques de Bretagne*, paru à compte d'auteur il y a quelques années sous forme de *cédérom*⁹, avait déjà marqué l'étude du livre médiéval breton, en particulier par sa qualité et le caractère exhaustif de l'inventaire. J.-L. Deuffic récidive avec un ouvrage qui fera date sur les livres d'heures bretons enluminés. Les heures forment un genre littéraire particulier. On y trouve traditionnellement les prières de l'année mais aussi un calendrier perpétuel, des offices, des prières et des références aux saints protecteurs d'un diocèse, d'un lignage, d'une institution... C'est souvent cette liste qui permet d'attribuer l'ouvrage à un diocèse ou une région, faute du nom du ou de la propriétaire. Sinon, les signatures, les noms et les devises qui figurent sur les premières pages ou les armoiries qui le parsèment permettent de l'attribuer à un ou plusieurs propriétaires. Par son coût, le livre d'heures s'adresse aux élites qui ont seules les moyens de l'acquérir ou de le faire fabriquer mais il concerne aussi bien les hommes que les femmes, les religieux que les laïcs, les bourgeois que les nobles. Le classement familial retenu par l'auteur pourrait d'ailleurs servir de *Who's Who* breton de la fin du Moyen Âge et du début

8. Voir en dernier lieu : DALARUN, Jacques, GIORDANENGO, Geneviève, LE HUËROU, Armelle, LONGÈRE, Jean, POIREL, Dominique, VENARDE, Bruce L., *Les deux vies de Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud. Légendes, écrits et témoignages. The Two Lives of Robert of Arbrissel, Founder of Fontevraud. Legends, Writings and Testimonies*, Turnhout, Brepols, 2006 ; et BECK, Bernard, *Saint Bernard de Tiron. L'ermite, le moine et le monde*, Cormelles-le-Royal, La Mandragor, 1998 ; HENRIET, Patrick, « Les trois voies de la réforme dans l'hagiographie érémitique du XI^e siècle. Enquête sur la *Vita Bernardi Tironensis* (BHL 1251) », *Médiévales*, 62, 2012, p. 105-121.

9. Cf. compte rendu de Yann Celton dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIII, 2015, p. 407-410.